

# catholica

Été 2021

N° 152

Et dixit matthias. Ve m̄ ut qui  
nat̄ sum uidē contritōnē p̄li ma. 7  
trōnē ciuitatis sc̄e & sedē illic cū  
i maibz inimicoz. Sc̄a i manubz eōz  
sc̄a ſc̄. templū eius sicut homo ignob̄  
uasa gl̄ie eius captiua abducta ſc̄. triu  
diti sunt senes eius i placent. & iuuenes  
eius occidunt i gladio inimicoz. Que  
gens nō b̄dixit uic̄ uic̄ eius & n̄ ob  
t̄. ***Le triomphe de l'esprit bourgeois***

ablata est. Que erat uia t̄ae ancū  
la. & **Thomas Molnar, un visionnaire inclassable**

titas **La souveraineté étatique en discussion**

um **Théologie fondamentale et « réforme de l'Église »**

bis u **Existe-t-il une spiritualité américaine ?**

eius **De l'irréligion naturelle à la société palliative**

cys. & plangunt ualce. Et ueniunt

illuc qui missi erant a rege antiocho

## Sommaire

- 4 L'esprit bourgeois à l'état pur** *Bernard Dumont*  
La dépolitisation moderne s'achève avec le règne des experts, une gestion des masses en forme de régulation d'une vaste machine, dont, en définitive, l'être humain ne serait plus qu'un rouage interchangeable sinon superflu. Elle incarne ainsi l'esprit bourgeois à l'état pur.
- 16 L'irreligion naturelle et le retour de la réalité** *Carlos Daniel Lasca*  
L'indifférence absolue en matière de religion est plus radicale que l'athéisme militant. « Une fois perdu tout idéal, que reste-t-il ? Tout simplement la seule chose que chacun peut préserver : sa propre vie biologique. » Mais l'homme ne vit pas que de pain.
- 24 Occultation, déformation et rejet de la naissance et de la mort** *Dom Giulio Meiatini*  
Si l'humanité a toujours eu une perception claire de l'inséparabilité de la naissance et de la mort, la civilisation dans laquelle nous vivons cherche en vain à l'oublier.
- 38 Thomas Molnar, intellectuel inclassable et visionnaire** *Miguel Ayuso*  
À l'occasion du centenaire de sa naissance, hommage à l'écrivain hongrois qui collabora régulièrement à *Catholica* et à *Verbo*. Ses intuitions et sa profondeur de vue constituent un patrimoine précieux pour analyser notre époque.
- 52 L'appareil étatique et sa souveraineté** *Guilhem Goffin*  
Lecture critique de l'ouvrage *Enquête sur la souveraineté en Occident* de Pierre Dardot et Christian Laval.
- 60 De l'enfouissement au relativisme** *Bernard Dumont*  
Réflexions inspirées par l'action et les écrits de Mgr Henri Teissier, ancien archevêque d'Alger, mort le 2 décembre 2020.
- 66 Théologie fondamentale et réforme de l'Église** *Laurent Jestin*  
Deux ouvrages récents apportent un nouvel éclairage sur la question de la place du concile Vatican II dans l'actuel pontificat, en lien avec le thème de la « réforme de l'Église ».
- LECTURES**
- 79 La résistance au néo-totalitarisme s'arrête-t-elle au seuil du politique ?** *Bernard Dumont*
- 82 Le rideau et l'image** *Boris Lejeune*
- 90 La gangrène antiraciste** *Jean-Pierre Ferrrier*
- 94 Spiritualité et américanisation** *Louis-Marie Lamotte*
- 100 La question théologico-politique et le paganisme** *Gilles Dumont*
- 104 BIBLIOGRAPHIE**
- 109 AUTRES LIVRES REÇUS**

## L'irréligion naturelle et le retour de la réalité

L'éminent philosophe italien Augusto Del Noce a lancé l'expression d'*irréligion naturelle*. Il lui a consacré un chapitre entier dans ce que l'on peut considérer comme son œuvre la plus importante, publiée en 1963, *Il problema dell'ateismo*<sup>1</sup>. Il y soutient que l'irréligion naturelle est différente de l'athéisme, une réalité contraire à la religion naturelle du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. Il est bon de rappeler, à cet égard, que l'athéisme était alors l'apanage d'une élite qui regroupait ceux qui se disaient philosophes. Comme l'a soutenu Giulio Cesare Vanini, ces derniers étaient les représentants d'une *philosophia secretior* – une philosophie très secrète – dont l'essence résidait dans leur position athée.

D'autre part, note Del Noce, l'irréligion naturelle a, pour notre époque, deux caractéristiques fondamentales. Sur le plan socio-historique, il s'agit d'un phénomène de masse. Et dans l'idéal, il s'agit d'une sorte de forme *a priori*, réfractaire à la réception tant de la religion transcendante que de l'athéisme<sup>3</sup>. De même, il faut rappeler que le christianisme et

le rationalisme athée trouvent leur origine dans une prise de position à l'égard du surnaturel, le premier pour l'affirmer, le second pour le rejeter. Mais l'irréligion naturelle se définit à partir d'elle-même, sans aucune référence au domaine du surnaturel.

En quoi consiste donc cette irréligion naturelle ? Elle est en fait un produit de l'empirisme. Pour ce dernier, seul ce qui peut être vérifié pratiquement est réel. Dès lors, toute question métaphysico-religieuse est abstraite, elle ne présente aucun intérêt. Del Noce note que ce « plus d'intérêt » signifie que les questions religieuses ont cessé d'avoir un sens, qu'elles ne sont pas à l'ordre du jour. L'homme et la société politique peuvent être établis de manière totalement indépendante d'eux. Aucune réalité surnaturelle n'a de sens pour l'homme qui a entrepris de transformer le monde par sa propre intervention et son action.

### Origine et nature de l'irréligion naturelle

L'irréligion naturelle a tracé son chemin à partir de la négation d'une religion, en l'occurrence la religion marxiste. En effet, cette nouvelle irréligion, qui est le cœur de la société « opulente », est caractérisée par le rejet des aspects révolutionnaires-messianiques du marxisme, c'est-à-dire la part d'aspects religieux que contenait encore le marxisme<sup>4</sup>.

Cependant l'irréligion naturelle en a conservé certains aspects, comme, par exemple, la négation de la théorie et l'absorption de l'éthique par la politique, de même que l'abandon de l'intériorité de la personne humaine (qui est la condition de possibilité de l'affirmation d'un centre autonome face à la *polis*).

1. Il Malino, Bologne, 1964, pp. 293-333 : « Appunti sull'irreligione occidentale ». Traduction française dans Id., *L'irreligione occidentale*, Fac-éditions, coll. « Kêlêchir », 1995, pp. 251-294.
2. Cf. *Ibid.* p. 252, note 3 : « Par l'expression d'irreligion naturelle, j'entends exactement le contraire de la "religion naturelle" du XVIII<sup>e</sup> siècle. [...] Cela se rattache à l'idée [...] de la pensée irréligieuse contemporaine comme inversion complète de la pensée religieuse du XVIII<sup>e</sup> siècle. »
3. « Pour un certain néo-positivisme, il s'agit de bannir de tous les jugements, aussi bien théoriques que pratiques, toute référence au théisme ou à l'athéisme : bientôt, la "question utile" sera oubliée ; le phénomène inexorable de la croissance conduira fatalement à l'euthanasie de la religion » (*Ibid.*, pp. 255-256).

4. Cf. Augusto Del Noce, *L'epoca della secolarizzazione* (Giuffrè, Turin, 1970), p. 3. Trad. fr. *Époque de la sécularisation* (éditions des Syrtes, 2001, p. 24 : « [L]e plein succès de l'athéisme ne s'exprime pas dans la réalisation historique du marxisme, mais dans la société opulente, qui porte à l'extrême la déshumanisation du rapport à autrui : en se réalisant historiquement, le marxisme se révèle comme une étape de la construction de la société technologique et opulente, laquelle admet toutes les négations du marxisme par rapport à la pensée traditionnelle, mais expulse en même temps de lui le moment messianique, et à sa façon, religieux. » [L'analyse des traces religieuses du marxisme. Cf. *L'irreligione occidentale*, op. cit., pp. 139-158. « La place du marxisme dans l'histoire de la philosophie », reprenant et dépassant des suggestions de Karl Löwith. Ndl]

Il est important de noter que la cause du déclin du marxisme était déjà présente dans le marxisme révolutionnaire lui-même. Une contradiction insurmontable nichait en effet en son propre sein, sa disparition était donc une question de temps. Comment expliquer cela ? Le marxisme s'était présenté, dès son élaboration, comme *une philosophie qui se fait monde*. Marx a changé le statut épistémologique de la philosophie : de *l'interprétation* du réel, il en a fait une *transformation*, une révolution du réel<sup>5</sup>. La révolution ne devait donc pas être comprise comme une idée, mais comme un fait. Par conséquent, son critère de vérité ne pouvait être un principe transhistorique, mais le *résultat historique même de l'action politique*. Et c'est là que réside le problème. La révolution contient, simultanément, deux aspects. D'une part, une dimension purement négative, c'est-à-dire la destruction de toutes les valeurs que Marx considérait comme purement historiques ; d'autre part, une affirmation, à savoir la nécessité de soutenir la révolution en tant que valeur. La révolution, en se réalisant dans une nouvelle société précisément informée par elle, ne laissait intacte que la violence. En ce sens, il n'est pas surprenant que dans l'ancienne Union soviétique, après 1917, le règne de la liberté, annoncé par le marxisme, n'ait jamais vu le jour, mais que ce fût plutôt l'instauration du règne de la terreur.

Del Noce nous dit que ce *suicide* du marxisme a engendré l'actuelle société d'opulence dont la sève vitale est l'irréligion naturelle. Cette forme de pensée, succédant au christianisme et au marxisme, cesse de s'intéresser à toute question surnaturelle, pour ne s'occuper que des affaires de la terre. L'empirisme est donc sa *forma mentis*. Ne s'attachant qu'à distinguer le vérifiable de l'invérifiable, l'empirisme commence alors à imposer sa mainmise non seulement sur la connaissance en général, mais aussi sur la morale et la politique, indépendamment de toute hypothèse sur la réalité sensible.

De l'affirmation précédente, Del Noce tire les deux conclusions qui conditionnent toute sa réflexion ultérieure. D'une part, cette irréligion naturelle possède un niveau d'impiété supérieur à celui

de l'athéisme, puisqu'elle consiste à réfuter l'idée même de religion, alors que le marxisme l'avait maintenue, bien qu'en l'inversant. C'était une religion de l'Avenir, au lieu d'une religion de l'Éternité, mais une religion quand même<sup>6</sup>.

D'autre part, le communisme, tout en étant l'adversaire de la société d'abondance et de sa vision du monde, en est néanmoins la cause. Et il a été la cause de l'irréligion naturelle en raison de son suicide : le révisionnisme marxiste veut dire par là que le marxisme est mort parce qu'il a montré qu'il n'était lui aussi qu'une idéologie. Il entend signifier que le marxisme, comme toutes les autres philosophies, n'exprimait rien d'éternel, mais n'était que la simple expression de situations sociales qui seules permettent de le comprendre et d'en juger.

Le sociologisme s'érige donc en « philosophie » exclusive du monde dominé par l'irréligion naturelle. Del Noce nous dira qu'il « [...] réduit toutes les conceptions du monde à des idéologies, comme expressions de la situation socio-historique des groupes, comme superstructures spirituelles de forces qui n'ont rien de spirituel, seulement des intérêts de classe, des motivations collectives inconscientes, des conditions concrètes d'existence sociale ; à cause de cela, le progrès des sciences humaines conduit la science sociale à être une emprise complète de la raison scientifique au monde humain, accomplissant la substitution totale du discours philosophique par le discours scientifique et clarifiant ainsi l'origine mondaine, sociale et historique de la pensée métaphysique.<sup>7</sup> »

Le sociologisme donne naissance au relativisme intégral sur lequel est édifié l'espace de l'irréligion naturelle. Le nihilisme des valeurs, produit de la dissolution du marxisme, est actuellement flagrant. La société d'aujourd'hui se caractérise, entre autres, par l'absence d'idéaux ou, au minimum, par une apathie à leur égard. Pour le progressisme d'aujourd'hui, les idéaux sont associés à la violence et au totalitarisme. Tout homme de principes est étiqueté « dangereux » dans une société qui a adopté le relativisme des valeurs le plus absolu que l'Occident ait jamais connu.

5. « Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de différentes manières, ce qui importe c'est de le transformer » (Marx, *Thèses sur Feuerbach*, thèse XI, 1845).

6. Cf. « Athéisme ou irréligion naturelle », in *L'irréligion occidentale*, op. cit., p. 256.  
7. Augusto Del Noce, *I cattolici e il progressismo*, Leonardo, Milan, 1994, p. 121.

Une fois perdu tout idéal, que reste-t-il ? Tout simplement la seule chose que chacun peut préserver : sa propre vie biologique. Il est donc compréhensible que les seules préoccupation et occupation de l'homme d'aujourd'hui soient de satisfaire et d'étendre les exigences de cette vie strictement organique. Et il est en conséquence nécessaire d'assurer, entre autres, une organisation juridique entièrement ordonnée à la garantie de celle-ci.

### L'homme nouveau

La VI<sup>e</sup> thèse de Marx sur Feuerbach a fait de l'homme le produit des relations socio-historiques. Marx a considéré, sur la base de sa théorie de la réflexion, qu'en changeant la société, l'être de l'homme serait modifié. Pour lui, l'homme entretient une relation constitutive avec la société, il est le *produit* de cette dernière. La transformer équivaldrait alors à laisser place à un homme totalement nouveau.

Mais le passage à l'homme nouveau exige de le débarrasser de la vie intérieure où se déroule la relation entre le Moi et l'Éternel, entre le Moi et la Vérité transhistorique. L'intériorité métaphysique augustinienne est soutenue par un Quelqu'un qui est plus intime à mon moi que moi-même. Cette intériorité rend compte de ma relation constitutive avec l'Être éternel par la participation à la connaissance de la vérité naturelle et surnaturelle. L'édifice métaphysique est aboli et remplacé par un *Moi* purement collectif, dont la relation constitutive, comme nous l'avons déjà souligné, s'établit seulement par rapport à la réalité socio-historique.

À proprement parler, dans cette conception, il n'y a aucune place pour un *Moi* autonome, doté d'un libre arbitre reposant sur sa faculté intellectuelle. Cette perte d'autonomie de la personne humaine, remplacée par un *Moi* massifié, est la monnaie qui circule aujourd'hui. Ce *Moi* massifié peut être modélisé à partir de la maîtrise de ce dont il n'est qu'un simple reflet, à partir de ses relations socio-historiques. Et ces dernières, de nos jours, sont nées du mariage entre un sociologisme relativiste et une raison réduite à la seule dimension technoscientifique.

Ce *Moi* massifié a deux faces. D'une part, il pratique un sociologisme fonctionnel pour justifier toute position morale ou politique qu'il est

possible d'adopter à partir de l'individualisme le plus absolu. D'autre part, il respecte une certaine dose technoscientifique qui lui assure le maximum de bonheur, équivalent à l'augmentation du plaisir et à la diminution de la douleur. Le *Moi* massifié vit dans un monde de sables mouvants, dépourvu de nord, fondé sur la fragile sécurité offerte par le savoir technoscientifique. L'homme massifié croit ainsi vivre « en sécurité » dans un monde technoscientifique qui lui promet une existence longue et agréable. Il vit dans l'illusion de croire que la libre disposition de soi est l'acte premier et, par conséquent, sans limite.

Cette logique est la manifestation de ce qu'Éric Voegelin appelait « l'esprit de la modernité » : aller, par l'action, au-delà de toute limite, se dépasser soi-même. Ce dérangement ontologique, signe de stupidité, qu'évoquait le remarquable philosophe italien Michele Federico Sciacca, engendre en réalité un être amorphe, absolument apte à être formaté à volonté par les manipulateurs du moment.

### La pandémie et la crise de la société d'opulence

La pandémie, tout en mettant face au danger imminant de la mort, place également dans l'inconfort du *face-à-face* avec soi-même. Notre civilisation a pris soin, de manière absolument délibérée, de privilégier la culture des choses extérieures, mais elle a effacé le *souci* de ce qui est cependant toujours devant nous, c'est-à-dire le *souci de notre propre personne*.

Cette civilisation a subi une faillite très grave qui pourrait conduire à sa désintégration. Et cette fracture ne trouve pas son origine dans l'utilisation abusive de la force ou dans l'application de projets révolutionnaires. Sa racine profonde est de nature métaphysique ; l'être humain vient de rappeler son existence et prononce ces mots : « Je suis un être malade. » Qu'est-ce que cela signifie ? D'une manière générale, chacun d'entre nous peut penser qu'il est en bonne santé et qu'il peut en jouir pleinement ou presque. Cependant, il reste une *infirmité*, un *manque de fermeté*, un manque de *consistance* du *Moi*, qui le met face à la *faute*. Une faute que l'on essaie de cacher et d'ignorer, une faute dont on ne sait pas vraiment ce qu'elle est.

Ce sentiment de manque s'insère alors dans l'être lui-même : nous ne possédons pas tout, nous sommes des êtres finis, nous sommes transpercés par la mort, ce mur incontournable contre lequel nous nous écrasons.

Dans ce monde qui proclame l'avènement de l'ère de la postvérité, on ne peut éviter une vérité absolue, *qui est la mort de chacun d'entre nous*. Une mort qui nous attend au coin de la rue. Et cette évidence, si inéluctable, peut plonger dans le désespoir.

Le grand Père et Docteur de l'Église qu'était Augustin d'Hippone, très jeune, eut à supporter que la mort vienne lui arracher son meilleur ami<sup>8</sup>. Face à cette réalité difficile, Augustin manifesta le désespoir qui l'atteignit à cette époque : « Je ressentais un grand ennui de vivre et l'atteignit à cette époque : « Je ressentais un grand ennui de vivre et en même temps j'avais peur de mourir. Je crois que plus j'aimais mon ami, plus je détestais et craignais la mort, comme un ennemi cruel qui me l'avait enlevé, et je pensais qu'elle mettrait soudain fin à tous les hommes, puisqu'elle avait pu mettre fin à lui<sup>9</sup>. »

Que pouvons-nous faire face à ce fait irréversible, comment pouvons-nous surmonter cette barrière extrême que nous avons aujourd'hui devant nous, d'une manière inattendue mais certaine ? Notre civilisation n'a pas su répondre à ces questions fondamentales : pendant longtemps, elle a tenté de les éviter, de les nier ou de les mépriser. La toute-puissante politique progressiste, qui promet le bonheur parfait en ce monde, est totalement impuissante lorsqu'il s'agit de franchir la barrière. La politique, cela est clair, ne peut sauver personne.

Dans cette occurrence, le sentiment de l'imminence ou de la menace de la mort aide à se concentrer sur soi pour rappeler, entre autres, que nous sommes des êtres faibles et transitoires. Cette réalité radicale nous montre que la mort ne peut trouver de solution dans le seul cadre de la vie humaine elle-même. Quel médecin, dans ce monde, peut-il définitivement nous débarrasser de nos maladies, de nos faiblesses ? Aucun, bien sûr, fut-il un excellent spécialiste des virus ou des épidémies.

8. Cf. saint Augustin, *Confessions*, Livre IV, chap. 4, 7.

9. *Ibid.*, chap. VI, 11.

Or, cette question supposerait que l'on se soit préoccupé de ce qui est en avant de soi, c'est-à-dire de son propre être. Cette question place devant Celui qui est *la* Solidité même, *la* permanence dans l'Être, devant Celui qui subsiste en lui-même et par lui-même, et qui est l'Éternelle Présence.

Le Dieu éternel n'a pas voulu rester enfermé en lui-même, mais a partagé son être avec toute la création. Il a même annulé le caractère éphémère et la mortalité de la vie humaine, la rendant éternelle. Dieu a voulu *recréer* l'homme en lui faisant partager son immortalité. Et il le fait de deux manières : en lui accordant la permanence de son être, et en le faisant participer à sa vie même par la grâce. Le Fils de Dieu, Jésus-Christ, est venu traverser la fugacité de l'histoire. Et il s'incarne dans cette histoire pour *guérir* l'homme, et de manière définitive.

En ce sens, tant pour saint Augustin que pour toute la tradition patristique, le Christ est le *Médecin* par excellence. Il ne guérit pas seulement le corps de manière définitive en lui accordant l'immortalité, il guérit aussi l'âme, en la libérant de tout péché.

L'évènement de la pandémie nous a mis face à la dure réalité de notre être, celle d'une fragilité radicale constitutive. Il a également montré la stupidité de vouloir oblitérer systématiquement les questions ultimes. Le véritable espoir, pour cette raison, n'est pas en nous-mêmes, mais dans l'accueil du Médecin qui peut nous guérir radicalement de nos maux. Notre désir profond de continuer à vivre, de ne pas mourir, d'avoir une continuité dans notre être, ne peut nous être donné que par Dieu. Lui seul peut nous l'accorder, puisque Son Être en est la demeure même.

Ce cas tout récent nous a rappelé qu'il existe en l'homme une dimension essentielle appelée *re-ligion*. Le fait que nous *soyons reliés à nouveau* à Dieu nous permet *strictement* de l'Être. Et cela permet aussi de toujours pouvoir être sauvé du risque de l'effondrement de notre moi. En ces temps de désespoir, de peur et de douleur, il est attendu de l'Église catholique qu'elle annonce *urbi et orbi* qu'un seul Médecin est à même de nous guérir absolument. Et ce Médecin s'appelle Jésus-Christ.

CARLOS DANIEL LASA